Louis Valcke. *Pic de la Mirandole. Un itinéraire philosophique*. Paris : Les Belles Lettres, 2005, Le Miroir des Humanistes 2, 491 p.

Les seiziémistes (et quelques autres) connaissent depuis longtemps les beaux travaux de Louis Valcke consacrés principalement à Pic de la Mirandole. L'ouvrage que l'on recense ici me paraît constituer une synthèse de ceux qui l'ont précédé, avec, peut-être, dans le style, une assurance nouvelle, éloignée de toute rhétorique comme de toute affirmation catégorique dans l'interprétation de la pensée et des thèses de son auteur de prédilection. Ce travail repose sur une longue familiarité avec Pic, mais aussi avec l'époque qui fut la sienne et avec la culture de la Florence des Médicis.

C'est donc avec raison que l'auteur consacre le premier chapitre de son livre à cet arrière-plan philosophique, qui a été le cadre intellectuel et comme l'humus nourricier de l'œuvre diversifiée, complexe (et inachevée) de Pic de la Mirandole : Aristote et Platon, bien entendu, mais aussi les néo-platoniciens, dont la mystique religieuse (voyez Plotin) se mêlait intimement à leurs idées philosophiques et qui aboutissait à une transmutation de l'Intellect en Amour, la pensée de Philon d'Alexandrie, dont la culture juive et la connaissance intime de la philosophie grecque étaient en contact avec les premières manifestations du christianisme, le néo-platonisme chrétien, celui des Pères de l'Église (notamment saint Augustin), les commentateurs grecs, arabes ou occidentaux du corpus aristotélicien (d'Alexandre d'Aphrodise à Al-Kindi, Averroès ou saint Thomas d'Aquin), l'hermétisme proche-oriental, etc.

La personnalité de Pic, qui a assimilé avec une rapidité et une efficacité étonnantes ces multiples champs culturels, grâce à des facultés intellectuelles et une sensibilité peu communes, non moins que par ses dons de polyglossie, se dégage pourtant de ces doctrines et de ces croyances dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles n'étaient pas nécessairement convergentes. En suivant la chronologie de la courte vie de son héros, jalonnée par des séjours divers (de Mirandole à Bologne, de Ferrare à Padoue, de Pavie à Paris et à la Sorbonne, de Florence en France à nouveau, pour revenir à Florence et y mourir), Valcke nous fait parcourir, sous sa conduite éclairée, un véritable itinéraire philosophique, dont il n'est pas sûr qu'il suive une progression sans ruptures ou sans dérives, mais qui s'accorde presque toujours à cet itinéraire géographique. Sa première illumination sera platonicienne et néo-platonicienne : s'il acquit à Ferrare sa formation humaniste et littéraire de base, tout en étant fasciné par la parole de Savonarole qui y prononçait alors ses sermons fulgurants, c'est à Florence, au contact de Marsile Ficin et de l'Académie, qu'il eut la révélation qu'Aristote constituait une voie d'accès privilégiée à la doctrine de Platon, même si l'Aristote averroïste qu'il avait étudié à Padoue ne correspondait pas à celui de l'auteur de la *Theologia platonica*, et que son intérêt pour la Kabbale juive et la *prisca theologia* ne s'accordait pas aisément à la lecture la plus traditionnelle du corpus platonicien. Très tôt lancé dans les controverses (c'est le véritable moteur de la quête intellectuelle de Pic), il se fait rapidement connaître par sa célèbre « dispute » avec Ermolao Barbaro sur les rapports ou l'opposition entre la rhétorique et la philosophie, ou sur la question de la priorité à accorder à la recherche théorique

du Vrai ou à la connaissance pratique du Bien, stimulée par la volonté (*De genere dicendi philosophorum*).

Ce qu'il faut retenir de cet itinéraire de Pic, scrupuleusement et généreusement balisé par Louis Valcke, c'est que les apports successifs de croyances ou de doctrines assimilées par le Mirandolien, souvent en contradiction avec de précédents « bagages » philosophiques ou religieux, s'intègrent, vaille que vaille, dans une synthèse parfaitement originale, dont l'hétérodoxie lui coûtera cher, notamment quand son projet de débattre à Rome en 1486 de 900 *Conclusiones* ou thèses aboutira à une commission d'enquête, à la condamnation de son projet, à son exil en France et à son emprisonnement à Vincennes, jusqu'à l'intervention de Laurent le Magnifique. C'est précisément cette question de l'orthodoxie de Pic qui a préoccupé et continue à préoccuper, surtout dans les milieux catholiques, les interprètes de sa pensée. Si un homme comme le Père Henri de Lubac, dans son *Pic de la Mirandole* de 1974 (Paris : Aubier) a voulu démontrer, avec force arguments et une connaissance solide de la pensée de son auteur, la parfaite orthodoxie chrétienne (voir son long et dernier chapitre, intitulé « Le catholicisme de Jean Pic »), en insistant sur sa conversion (terme que l'auteur emploie avec des guillemets, 278–283), le présent ouvrage reste moins catégorique sur ce point. Sans doute l'échec de la dispute romaine constitua, dans la vie affective et intellectuelle de Pic, une terrible épreuve, et il est vrai, selon le témoignage des contemporains, qu'il rechercha la solitude, la prière et la contemplation, mais l'idée d'une conversion, à la manière de celle d'Augustin, a surtout été suggérée, ou plutôt affirmée, par son neveu Jean-François dans sa célèbre biographie, qui s'est voulue surtout édifiante. En fait, il a renoncé à la composition de poésies légères, comme celles de sa jeunesse, mais ses controverses (comme celles engagées avec Cajetan ou Lefèvre d'Étaples en 1494) ou surtout la composition en 1489 de l'*Heptaplus*, vaste christologie dans laquelle il développe sept leçons différentes pour chacun des sept jours de la Création, mettent sans doute le Christ au centre du cosmos comme au cœur de sa personne, mais, ainsi que l'écrit très justement Louis Valcke (283), « selon une herméneutique, où se sent l'influence de la Cabale, Pic tente d'amalgamer en une vision unitaire, une pluralité de courants divers où, sur un fond de néo-platonisme encore largement prédominant, on décèle des éléments gnostiques et hermétiques ». C'était aussi le point de vue de François Secret, qui, dans son ouvrage sur *Les Kabbalistes chrétiens de la Renaissance* (Paris : Dunod, 1964) notait l'importance qu'exerça sur la pensée de Pic le juif sicilien, plus ou moins converti, Raymond Moncada (*alias* Flavius Mithridates), maître kabbaliste et spécialiste de la mystique juive. Il semble donc bien établi — et sur ce point, je rejoins les analyses de l'auteur — que la christologie de Pic, notamment à partir de sa « conversion » (je conserve les guillemets) englobe, sans difficulté de sa part, la sagesse des Égyptiens, qui a inspiré les plus savants des Grecs, de Pythagore à Platon, et dont la connaissance était profonde chez Moïse. Belle occasion pour Pic (*Heptaplus*, p. 170–172) d'évoquer la théorie de Nemesius d'Émèse, selon laquelle Platon n'aurait fait que traduire en grec l'ancienne sagesse hébraïque (« non aliud esse Platonem quam Atticum Mosem »).

On trouve quelque chose de semblable chez Clément d'Alexandrie, quand il parle de la sagesse des « barbares », ce qui ne veut pas dire que Pic partage entièrement ces vues.

Avec la compétence du philosophe, mais aussi la précision scrupuleuse de l'historien, Louis Valcke étaye toutes ses analyses des œuvres de Pic et des étapes de son itinéraire, sur des citations originales (en latin), qu'il accompagne parfois d'un bref commentaire (plus de 100 pages consacrées aux notes), sans essayer d'attirer à lui (je veux dire en quelque thèse aux structures rigides) une pensée aussi complexe et, il faut bien le dire, assez déconcertante aux yeux des partisans d'une unification doctrinale à tout prix. Comme il le rappelle à juste titre, la mort prématurée (à 31 ans) du prince de Concordia, fauché en pleine activité intellectuelle, au lendemain de la composition de ses *Disputationes contra astrologiam divinatricem*, ne permettra jamais d'établir avec certitude l'unité idéale ou l'esprit concordataire des œuvres qui ont jalonné son parcours. Mais une telle unité est-elle possible, envisageable ou même nécessaire ? Si Bergson a affirmé, dans un texte célèbre, qu'un philosophe n'avait jamais énoncé, quelle qu'il ait pu être sa durée de vie ou le nombre et la variété de ses œuvres, qu'une seule et même chose, il n'est pas certain que la variété des matériaux culturels utilisés par Pic au cours de sa brève existence, puisse se fondre aussi aisément en un alliage philosophique parfaitement homogène, ne fût-ce que par la diversité des enjeux, des genres pratiqués ou des méthodes d'approche (attaque satirique, controverse, dialectique serrée, méditation, élan lyrique, etc.). Le livre de Valcke laisse la porte ouverte à cette interrogation, ce dont nous lui sommes vraiment reconnaissants.

JEAN-CLAUDE MARGOLIN, *CESR, Université de Tours*

Daniel Ménager. *La Renaissance et la nuit*. Genève : Droz, 2005, Les seuils de la modernité 10, 270 p.

Le thème ici traité franchit les âges et les frontières : évoquer la nuit à la Renaissance renvoie à l'Antiquité malgré les différences entre les deux époques, et interdit de s'enfermer dans une seule littérature, une seule langue, un seul moyen d'expression, puisque la représentation de la nuit met à contribution toute l'Europe renaissante, la France, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, les poètes, les lettrés, les peintres, les musiciens...

L'ouvrage s'organise en cinq chapitres, précédés d'une introduction dans laquelle l'auteur, de manière un peu pessimiste à mon avis, semble considérer que la nuit au Moyen Âge et à la Renaissance n'a été dépeinte que comme le temps de la peur jusqu'en l'an 2000 où, dit-il, « la réaction s'est produite » grâce au colloque *Penser la nuit* organisé par Dominique Bertrand à Clermont-Ferrand — colloque